UN POETE

I

L'Athénée Louisianais, certes, ne répondrait pas à la sagesse de son nom et au mérite de son œuvre, incontestables assurément, si ce très fidèle et très dévoué serviteur de la langue française parmi nous ne vivait que dans un présent de transformations confuses, ne gardait pas un précieux respect et un pieux souvenir pour les hommes et les choses qui ont été une grandeur et un caractère de la Louisiane des aïeux, ne se rappelait point ou considérait comme entièrement morte, comme une ruine où rien ne parle plus, la «priseca Aureliensis» que chantait si fièrement hier notre ami Constant Beauvais dans de fort beaux vers qui appartiennent de droit au Livre d'or de l'Athénée Louisianais.

Car si les hommes sont morts et les choses passées, ces choses et ces hommes ont été, ont eu leur valeur et leur éclat, ne sont pas même complètement effacés de la pensée et de la vie. La vieille Louisiane n'est pas aussi morte qu'on veut bien le dire, et l'anglo-saxonisme au masque dur et au bras fort ne l'a point tuée et enterrée dans le champ du potier, comme un inconnu misérable. Elle a encore son histoire, que nous sachions, et sa légende est riche, variée et belle. La France, avec son nom, sa langue et sa civilisation, est présente dans cette histoire, anime cette légende et fait du passé historique et légendaire de la Louisiane un ineffaçable passé que le présent ne peut pas renier et à qui l'avenir rendra justice. Là où la France a pensé, parlé et vécu, avec l'esprit de sa race, la foi de son cœur et la langue de sa pensée, il restera éternellement quelque chose de la France, quelque chose d'impérissable, même si la France mourait.

Car il en est qui prétendent qu'elle approche de sa fin et qui le disent

Est-ce que la Grèce a jamais été ensevelie dans l'indifférence des temps, dans l'oubli de son nom et dans le mépris de ses œuvres?

L'Athénée louisianais, du reste, sait cela tout aussi bien que nous, et sa croyance est aussi juste que généreuse, sa fidélité aussi touchante que pieuse, lorsque cet Athénée de lettrés et de savants, sans préjugés comme sans enthousiasme à l'endroit de la transformation sociale actuelle, n'en garde pas moins un culte pour la Louisiane d'hier, honore les morts et les aïeux qui doivent être honorés, et rappelle simplement aux fils qu'ils peuvent parler sans honte la langue qu'ont parlée leurs pères.

Ce n'est point une langue de sauvages que la langue française.

II

Mais pourquoi disons-nous ces choses, n'ayant qu'une crainte, celle de les dire imparfaitement?

D'abord, c'est parcequ'il n'y a vraiment pas de mal à les dire, dans l'«Abeille» surtout, qui sait bien, elle aussi, que la fidélité est une vertu.

Puis, nous croyons qu'on ne rend pas toujours à l'Athénée louisianais la justice qui lui est due, ou tout au moins qu'on commet parfois la grave faute d'oublier son existence.

Ce ne sont pas, du reste, ceux qui font le plus de bruit, parlant beaucoup et parlant toujours, qui existent le mieux et le plus utilement. Les Athénées, nulle part, n'ont les agitations et les violences de la passion, et leur calme sans doute, dans lequel il y a du recueillement et de la sagesse, est volontiers le secret de leur autorité morale.

Gardons-nous également de croire que ces Athénées, la plupart du temps, comme certains mauvais plaisants le prétendent sans beaucoup d'esprit, ne sont que de petites églises sans dieux ou bien encore des sociétés d'admiration mutuelle.

C'est là dire d'envieux le plus souvent.

Mais ne bavardons pas davantage.

Et si nous parlons aujourd'hui de l'Athénée louisianais, en voici tout simplement la raison ou la cause:

C'est que, tout dernièrement, dans une de ses séances ou de ses soirées, l'un des membres de l'Athénée louisianais, dont le nom appartient à la pléiade des écrivains d'antan, faisait à ses confrères la lecture des «Portraits littéraires» de Charles Testut, celui d'Alexandre Barde surtout.

Et ce nom de Barde, Alexandre Barde, réveillé ou ressuscité à cette heure d'anglo-saxonnisme, comme évoqué d'entre les morts oubliés et devenus poussière dans la Louisiane qui ne se souvient plus, a fait renaître pour nous, pendant un moment, la Louisiane d'hier et d'avant hier, la Louisiane du passé, la Louisiane des souvenirs français et créoles, la Louisiane que nous avons connue, que nous avons aimée, qui a vécu dans d'autres mœurs et dans d'autres croyances que celles d'aujourd'hui, qui a parlé autrefois, dans la clarté de l'esprit et dans la noblesse des sentiments généreux et fiers, une langue qui ne se parle plus qu'au doux foyer de quelques familles, qui semble ne plus être qu'une relique du cœur, que l'Athénée lui-même, malgré son courage et sa foi, malgré son respect pour les aïeux dont on éveille de temps en temps les noms, n'a plus le pouvoir de proclamer la plus belle et la plus lumineuse entre toutes, et qui doit, paraît-il, ne plus parler et prier qu'auprès des tombes, dans les églises de la fidélité ou dans l'intimité de ceux qui aiment encore et savent aimer.

En quelle langue du Nord, sans lumière et sans douceur, sans tendresse et sans affection, sait-on croire, prier, aimer et le dire?

III

C'est que le nom de Barde, Alexandre Barde, celtique et non saxon, inconnu maintenant par presque tous ceux et toutes celles qui n'ont pas sur la tête la couronne blanche de l'âge et de la vieillesse, est pourtant un nom bien français et bien louisianais, sonnant un timbre clair et qui devrait être familier et presque glorieux parmi nous, qu'on prononce avec un certain orgueil, si nous avions plus souci de nous-mêmes dans le respect de nos pères, si nos fils se souvenaient encore ou se souvenaient mieux, si nous avions tout simplement recueilli, dans un devoir élémentaire, les feuilles égarées, perdues ou disparues, emportées par le vent, que le poète sibyllin, pendant plus d'un quart de siècle, avec toute la profusion de la générosité et de l'enthousiasme, étant quelque peu errant ou nomade comme l'Homère de la Grèce antique aux rapsodes sublimes, a semées par tous les chemins, par tous les villages et par toutes les bourgades de la vieille Louisiane, sur les rives fleuries du grand fleuve qu'il visitait entre temps, aux bords des bayous ombreux où sa Muse sommeillait parfois dans la paresse du rêve sans douleur et du chant presque vague, surtout aux Attakapas, aux Attakapas du Têche et d'Evangeline qu'il aimait pour la simplicité de leurs mœurs acadiennes, pour la naïveté de leurs légendes, pour leur hospitalité qui ne mentait jamais et qui donnait son cœur en vous donnant la main. Il a connu le St-Martinville d'il y a cinquante ans, ce «Petit Paris» d'autrefois où les descendants des doges de Venise eux-mêmes, Gradenigo par le nom, parlaient le français comme à la cour de Versailles.

C'était le vieux temps, le bon temps des anciens, le temps où le chemin de fer n'apportait ni le progrès ni la peste; et les Yankees, ces hommes du Nord au profil mercantile, ces civilisateurs et ces libérateurs par la machine, le commerce et l'arithmétique, n'avaient point encore passé là.

Car s'il faut être respectueux pour la Louisiane d'hier, avec un sentiment de piété et de poésie qui s'attendrit, il ne faudrait pas cependant, en «laudator temporis acti», se poser en détracteur du présent, du progrès et de ses étonnantes merveilles. Ce serait là une injustice sans nom ou plutôt de la démence. Quand le progrès vient, parle et commande, il faut l'accueillir et lui obéir; et s'il est, comme dans nos temps et de nos jours, l'énorme machine qui dévore du charbon, qui fait de la vapeur et de la fumée, qui supprime les distances dans le raccourcissement des heures, qui nous apporte la civilisation nouvelle des produits de tout genre, des échanges de toute nature, de l'industrie avec tous ses développements, du commerce dans toute sa souveraineté ou dans toute sa royauté, est-ce que cette énorme machine, qui passe bruyamment et sans respect, sans même savoir leurs noms et sans connaître leur langue, à travers nos idylles, nos églogues ou nos légendes de colonisation, n'est pas, elle aussi, la puissante voix d'un grand poète moderne qui jette à tous les vents, par les plaines, les forêts et les montagnes, les éclatantes et retentissantes strophes d'un siècle plus merveilleux que tous ceux qui l'ont précédé et d'un poème nouveau auquel nul autre ne peut être comparé en force, en puissance et en magnificence?

IV

Mais Alexandre Barde, avec raison nommé le poète louisianais, fut-il véritablement Louisianais, c'est-à-dire né en Louisiane, ainsi que Placide Canonge, Oscar Dugué, Alfred Mercier et plusieurs autres contemporains, poètes, littérateurs, écrivains et journalistes, qui ont certainement fait honneur à la Louisiane, leur berceau et leur patrie, mais dont on ne dit plus les noms que par accident ou par hasard, entre vieux amis parfois, lorsqu'on retourne sa tête blanche sur l'épaule gauche pour voir un peu dans le passé et que l'on se dit en souriant ou mélancoliquement, mais non sans un certain charme de réminiscence: «T'en souviens-tu?...»

Ce souvenir, du reste—et c'est là le caractère des hommes dont nous parlons et des Louisianais d'alors—avait ou a un charme tout particulier que l'on pourrait appeler double. Ce souvenir louisianais et de vieux Louisianais, d'une même race vaillant et gallo-latin, mariait assez intimement la France à la Louisiane et Paris à la Nouvelle-Orléans. Car si l'on était né sur les rives du Mississippi, dans la cité de Bienville, tout près de la cathédrale où les magnolias embaument et les jasmins parfument, l'on avait connu Paris, le Quartier latin, ses écoliers joyeux et ses écolières qui chantaient de joyeuses chansons. L'on avait étudié, aimé et dansé près du palais et dans les jardins du Luxembourg. La vieille Sorbonne n'était pas triste alors, et le Panthéon était grand. C'était Paris, le merveilleux Paris, l'incomparable Paris de tous les monuments superbes, de tous les musées splendides, des lettres, des sciences, des arts, de tous les chefs-d'œuvre, de toutes les beautés, de tous les amours dans la magnificence du mot et même de toutes les amours dans la frivolité des plaisirs d'un moment. Et l'on en avait rapporté non seulement de doux et précieux souvenirs, avec la reconnaissance de l'esprit et du cœur, mais encore une langue admirable de clarté, de vivacité, de gaîté, d'éclat, d'enthousiasme, de bravoure et d'honneur. Puis, vingt ans après, quand on se rencontrait dans la Capoue louisianaise des douceurs et des poésies créoles, soit à l'«Abeille» des amours franco-louisianaises, soit au théâtre d'Orléans où le grand opéra chantait comme au vieux Paris de vos vingt ans et de votre jeunesse, l'on se disait non sans attendrissement et sans bonheur: «T'en souviens-tu?»

Mais Alexandre Barde, bien que poète louisianais, était né en France.

J. GENTIL.

Les troubles en Chine.

Les troubles et les brigandages qui viennent d'agiter la Chine méridionale, et principalement la province de Kouang-Si, limitrophe du Tonkin, n'ont, hélas! rien d'exceptionnel. Presque chaque année, au printemps, ces pays, comme beaucoup d'autres en Chine, sont la proie de bandes de pillards qui existent à l'état permanent.

Elles s'attaquent à telle ou telle région, suivant que la police y est plus ou moins bien faite. Cela dépend des vice-rois, qui tiennent en main la justice et l'armée. Si le vice-roi du Canton, par exemple, est énergique, les bandes se rejettent sur le Kouang-Si, ou *vice versa*. Il en est de même dans les provinces du Centre, le Chang-Toung, le Kiang-Sou, le Ho-Nan, qui sont également tourmentés par ces nomades du pillage.

Il n'y a donc rien d'alarmant dans ce phénomène, qui atteste seulement la faiblesse des gouvernements chinois.

Il importe donc pour la sécurité des frontières françaises que la France exerce avec la plus grande rigueur le droit de police qui lui appartient dans ses possessions avec toutes les conséquences qu'il entraine, c'est à dire le droit de poursuivre les brigands même sur le territoire voisin, puisque le pouvoir local est impuissant à la garantir de leurs incursions.

Ce dernier droit ne peut lui être contesté, étant donnée sur tout la nécessité de commencer au plus vite les études du chemin de fer qui vient de lui être concédé dans le Kouang-Si, et dont la première section va de Lang-Son à Lang-Tchéou; la deuxième de Lang-Tchéou à Taï-Ping, et la troisième, de Taï-Ping à Nan-Ning, en plein cœur du Kouang-Si.

Il n'est pas possible de construire des chemins de fer en Chine sans assurer une zone de protection aux ingénieurs et aux ouvriers d'abord, puis aux agents de la compagnie, et sans que cette protection soit garantie par une gendarmerie armée.

A cet égard, le gouvernement de Pékin ne peut élever aucune difficulté, puisqu'il a accordé toutes ces facilités aux Russes pour le passage du transsibérien à travers la Mandchourie, dans la direction de Vladivostock, et pour le tronçon qui réunira cette grande ligne à Port-Arthur, à travers les provinces de Gi-Rin et de Ching-King,

Ce sont les voies ferrées qui amèneront la destruction définitive des pavillons-noirs et les Chinois devront savoir gré aux Français d'accomplir chez eux une œuvre de sécurité et de police dont ils sont eux-mêmes incapables.

En vertu des récents traités, l'influence française s'exerce sur le Kouang-si, et les Français sont là presque chez eux, comme les Russes en Mandchourie, les Allemands sur le littoral de Kiao-Tchéou, les Anglais à Hong-Kong, au-dessus de la zone française.

Il importe donc que les travaux du chemin de fer Lang-Son à Nan-Ning soient poussés avec la plus grande rapidité, et les désordres actuels en prouvent l'urgente nécessité.

PENSEES.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

La mort c'est le sommeil....., c'est le réveil peut-être!

Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on revère.

On n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer.

Le plaisir des bons cœurs; c'est la reconnaissance.

Etre riche n'est rien; le tout est d'être heureux.

Le Khédive à Paris.

Abbas-Himly II, qui est à Paris, est, avec le roi Alexandre de Serbie et Alphonse XIII d'Espagne, un des plus jeunes souverains actuels.

Il avait à peine dix-huit ans quand la mort presque subite de son père Mehemed Tewfik, survenue le 7 janvier 1892, l'appela à recueillir la lourde succession des Pharaons. Abbas-Himly est donc aujourd'hui âgé de vingt-quatre ans. Ce n'est pas la première fois qu'il vient à Paris, y ayant déjà fait un séjour à l'époque où il était élève au Theresianum, un célèbre collège fondé à Vienne, il y a près d'un siècle et demi, par l'impératrice Marie-Thérèse. Avec son frère, le prince Richemel Aly bey, plus jeune que lui de deux ans, le Khédive fit, il y a sept ou huit ans, un voyage à travers l'Europe, visitant toutes les capitales et même s'arrêtant dans les principales villes. Les deux princes furent reçus en grande pompe à Fontainebleau par le président Carnot.

Abbas-Himly parle très couramment le français, ainsi que l'anglais et l'allemand. Les Anglais lui reprochent d'avoir une sympathie trop marquée pour la France et, partant, de vouloir se débarrasser de leur tutelle.

Au physique, c'est un élégant cavalier, plutôt petit que grand, doué d'un léger embonpoint et qui ressemble d'une manière frappante à son grand-père, Ismaïl pacha, de parisienne mémoire. L'œil, d'un bleu foncé, a un velouté, un je ne sais quoi de caressant, qui atténue la gravité précoce de la physionomie. Abbas-Himly parle peu, mais il écoute beaucoup; la voix est pleine de charme, avec des inflexions de commandement. A le voir, on le dirait très timide, il n'en est rien pourtant. Si son attitude est réservée, c'est qu'elle décèle un grand empire sur lui-même. Le jeune Khédive se sait entouré de gens qui cherchent à épier ses moindres pensées et il ne dit que ce qu'il veut bien dire.

Comme tous les Orientaux, il a un caractère très personnel et, chez lui le sentiment de la hiérarchie est très développé. Avant son arrivée au pouvoir, n'importe quelle personne pouvait franchir sans obstacle le seuil du palais du palais khédival: aujourd'hui, ces errements ont cessé et les membres du corps diplomatique eux-mêmes sont obligés, pour lui parler, de demander une audience. Si les murs du palais d'Abdine, sa résidence, pouvaient parler, ils diraient que le jeune Khédive a souvent tenu tête, avec une fermeté et un sang-froid remarquables, au ministre d'Angleterre, qui joue auprès de lui le rôle de confident... qui s'impose.

***

Toujours vêtu à la dernière mode, Abbas-Himly a des traits de concordance très accusée, au physique comme au moral, avec Ismaïl Pacha qui, sous l'Empire, venait faire de fréquents séjours dans ce Paris qu'il adorait. D'ailleurs, à cette époque, il y avait toujours, sur les boulevards, deux ou trois princes égyptiens. Ismaïl pacha et son frère Mustapha étaient les hôtes les plus assidus de Paris. L'un et l'ature prenaient une part très active au mouvement parisien; ils fréquentaient les milieux les plus élégants et les plus aristocratiques et connaissaient tous les «potins» de la vie mondaine. Les soirs des premières représentations, dans les théâtres grands ou petits, il n'y avait pas d'habitués plus fidèles que ces deux princes pour qui le mot Paris synthétisait, symbolisait tout ce qui est élégant, spirituel, noble et chevaleresque. Le prince Mustapha faisait partie des grands clubs parisiens: gros joueur, il perdait libéralement tout ce qu'il voulait; tireur de première force au pistolet, il allait tous les jours faire un carton chez Gastinne-Renette, lequel en a précieusement conservé quelques-uns....

***

Le jeune Khédive jouit d'une grande popularité en Egypte, à cause du vif intérêt qu'il prend dans l'application des réformes pouvant concourir à l'amélioration du sort de ses sujets. Son intelligence très vive et son activité très déployée ont, là-bas, de quoi largement s'exercer. On se rappelle que c'est au collège qu'une dépêche du Caire lui apprit la mort de son père et l'invitait à se mettre aussitôt en route pour aller recueillir sa succession.

Le lendemain même de la mort de Mehemed-Tewfik, un iradé du Sultan le proclamait Khédive, en vertu du droit d'hérédité, par ordre de primogéniture, et quelque temps après, le 14 avril, avait lieu, au Caire, la cérémonie solennelle de son investiture. Depuis lors, Abbas-Himly s'est consacré tout entier à l'accomplissement de la haute et délicate tâche qui lui incombait. Placé, comme on dit vulgairement, entre le marteau et l'enclume, c'est-à-dire entre le Sultan, son suzerain, et l'Anglais, son maître, il a su faire preuve de grandes qualités politiques, d'infiniment de tact et de beaucoup de jugement. Comme son père, il est à la fois khédive d'Egypte, souverain de la Nubie, du Soudan, du Kordofan et du Darbour, mais ces derniers titres n'ont qu'une valeur toute platonique.

Sa mère, la princesse Emineh, fille d'El-Hamy pacha, fils d'Abbas pacha, prédécesseur de Saïd pacha, était une femme fort réputée pour sa grande beauté, le charme de son caractère, la grâce de son sourire et le caractère aimable de son accueil. Parlant admirablement le français, elle avait su exercer une bienfaisante influence sur l'esprit de son mari, Mehemed-Tewfik. Celui-ci était peu porté pour la civilisation européenne. Il avait, au contraire, une préférence marquée pour l'existence orientale, dont il suivait fidèlement les usages et les mœurs.

Au collège Theresianum, le Khédive actuel était cité pour son application à l'étude et sa vive intelligence. En sa qualité de «bon élève» et selon l'usage, il eut plusieurs fois l'honneur de figurer aux grandes cérémonies de la Cour d'Autriche, vêtu d'un élégant uniforme. D'une nature assez méditative, il aimait fort à se promener seul dans les immenses jardins du collège, dont les élèves sont tous recrutés parmi les familles aristocratiques du royaume. Le feu roi d'Espagne, Alphonse XII, avait fait une grande partie de ses études au Theresianum. Très aimé de ses condisciples, dont il partageait avec beaucoup de bonne grâce les jeux et les plaisirs scolaires, le futur souverain d'Egypte s'était principalement adonné à l'étude des langues vivantes et du droit politique. Il avait une grande affection pour son professeur d'économie politique, M. Roulier, qu'il fit venir plus tard au Caire et à qui il décerna le titre de pacha.

***

Le Khédive a une grande passion pour les chevaux; cavalier accompli, il connaît à merveille la science de l'équitation. Il aime également l'agriculture dont il cherche à développer le goût parmi ses sujets. Dans sa magnifique résidence de Koubbeh, il a fait installer d'immenses volières toutes frémissantes de bruits d'ailes, toutes bruyantes de roulades et de mélodies. Abbas-Himly se plaît infiniment dans cette paisible retraite, ombragée d'arbres séculaires, et où la brise lui apporte les mille parfums qu'elle recueille en passant devant les parterres fleuris.....

DEFINITIONS.

Amitié.

Donner le meilleur de son âme aux autres et l'oublier.

Le bonheur.

Un feu follet que nous prenons pour une étoile.

La vie.

Un cadran dont chaque heure vous blesse, la dernière vous tue.

Le génie.

Le frère de la folie.

L'agitation.

La caricature de l'activité.

La lâcheté.

Le courage est souvent une façade, la lâcheté seule est sincère.

Inquiétude.

Ver rongeur de l'humanité.

La guerre.

L'éternel «Ote-toi de là que je m'y mette.»

Les vacances.

Un repos fatigant.

Tempérament heureux.

Celui qui ne rend malheureux que les autres.

L'EX-ROI MILAN.

Les «Narodni Listy» publient une lettre du roi Milan à la reine Nathalie. Dans cette lettre, qui porte la date de Bayonne, 12 janvier 1893, l'ex-Roi assure la reine qu'il est franchement résolu à lui confesser toutes ses fautes et à faire amende honorable pour tous ses péchés. Il parle ensuite de ses idées de suicide, etc.

D'après le correspondant des «Narodni Listy», la reine Nathalie, au reçu de cette lettre, aurait informé le gouvernement russe des idées de suicide de son mari et le tsar Alexandre III aurait fait parvenir à l'ex-roi une somme de 4 millions de francs, à condition qu'il ne rentrât plus jamais en Serbie. Cette promesse, on le sait, n'a pas été tenue. L'ex-Roi Milan est toujours à Belgrade, où il explique son retour par la nécessité de demander à la Skoupchtina le règlement définitif de sa liste civile.

Mais il est peu probable que les membres de la Skoupchtina lui donnent de nouveaux subsides. Il est certain, d'autre part, que la reine Nathalie, cette fois-ci, se gardera bien d'intéresser le tsar Nicolas II au sort de Milan, car la brouille entre l'ex-Roi et la Reine est aujourd'hui absolue, et cela, parce que Milan et le ministre Georgewitch ont réussi à détrôner en fait le jeune et peu énergique roi Alexandre qui a rompu, du reste, toutes relations avec sa mère.

De là, la publication de la lettre de 1893 qui fait scandale à Belgrade, à la grande satisfaction des radicaux.

POLITIQUE ET POLITICIENS.

C'est un sujet, comment dirai-je, bien scabreux, que celui dont nous allons nous entretenir dans notre causerie, mes chers lecteurs.

Sujet d'autant plus délicat, qu'il est bien d'actualité; que, de nos jours, la politique menace tout, envahit tout, s'infiltre peu à peu dans nos mœurs; qu'elle devient un des besoins impérieux de la nature humaine, et qu'elle finira, si on n'y prend garde, par transformer le monde en un monde de politiciens.

Admettons, si vous le voulez bien, que, dans cette entrée en matière, il y ait un peu d'exagération: mettons, même, cette tendance à voir les choses à travers un verre grossissant, sur le compte de mon imagination Béarnaise: j'en suis d'accord. Mais, à votre tour, vous conviendrez avec moi, qu'en cette fin de siècle, la politique joue un grand rôle, un trop grand rôle: quel est le refuge de tous ceux qui, pour une raison, ou pour une autre, n'ont pas pu, n'ont pas su, ou, bien aussi n'ont pas voulu se faire une place dans les arts, les sciences, le journalisme, la littérature, voire même le négoce, autant de vastes champs ouvert à toutes les intelligences et à toutes les bonnes volontés!

Vous connaissez tous, chers lecteurs, l'histoire de ce sage, d'aucuns diront de ce fou de l'antiquité. Son maître, désireux de donner un grand banquet, l'envoya sur la place publique avec l'ordre d'acheter tout ce qu'il y aurait de meilleur. Il avait carte blanche. L'important était de faire un festin royal qui donnerait, en même temps, une idée de la richesse du maître, et des talents culinaires du serviteur.

Notre homme se rend donc au marché! Il achète des langues, rien que des langues. Il les sert en différents plats si habilement confectionnés, que ce ne fut qu'un concert d'éloges pour l'excellence de sa cuisine.

Peu de temps après, nouveau banquet. Seulement, cette fois ci, le maître a donné l'ordre de n'acheter que tout ce qu'il y aurait de plus mauvais sur la place. Peut-être voulait il prouver que, grâce aux secrets savants de la science culinaire, un bon chef de cuisine peut faire agréer par les estomacs les plus délicats, les choses les plus immangeables. C'est ce que nous appelons quand il s'agit de faire prendre les choses les plus désagréables grâce à une forme extérieure alléchante "dorer la pilule".

Cette fois-ci, encore, des langues, rien que des langues firent leur apparition, sous des formes diverses, sur la table opulente. Et, comme on lui demandait la raison pour laquelle il avait servi la même chose comme étant la meilleure et la plus mauvaise, notre homme de répondre: "Rien n'est meilleur que la langue, quand elle se tait à propos et parle quand il convient. Mais rien n'est plus détestable lorsqu'elle sert d'instrument à la médisance et à la calomnie."

Eh bien! il en est de même de la politique. Quand elle a pour but la lutte pour une cause, pour une idée, pour l'amélioration des institutions qui nous régissent, pour le bien être des classes travailleuses: quand elle est basée, en un mot, sur les principes d'une sage économie, alors, la politique est belle et a droit au respect de tous.

Elle est mauvaise, ou en dénature le sens et la portée, quand elle est seulement considérée comme le moyen d'arriver à ces bons emplois rénumérateurs, ces bonnes places où l'on n'a que se laisser vivre tranquillement, sans souci du lendemain, lorsqu'on en fait, en un mot, un marchepied qui fait atteindre plus facilement ce qu'il est convenu d'appeler "l'assiette au beurre".

Mais, trêve de réflexions et entrons en plein dans notre sujet.

Depuis quelques années, chers lecteurs, il existe, de par le monde, sinon partout, du moins à peu près partout, un facteur nouveau qui s'est introduit dans la politique. Il doit répondre à une modification de l'organisme social: sans cela, il n'existerait pas: il doit être la résultante d'un concours de circonstances favorables à son développement, sans cela, il ne prospèrerait pas. Quel est-il et que sont-elles?

En France, comme du reste aux Etats-Unis, ce facteur est le rouage principal d'un mécanisme faussé. Pour le désigner, on a trouvé le mot *politicien*, et la dénomination figure dans la langue, comme le facteur qu'elle représente figure dans la vie publique. Les politiciens forment aujourd'hui une classe nombreuse, et qui, chaque jour, s'accroit: ils constituent un élément nouveau dont l'influence se manifeste au grand jour.

A quelles modifications de l'organisme social doivent-ils eux-mêmes d'exister et de se multiplier? Tout d'abord, à l'expansion de la politique. Elle est partout, et, avons-nous dit, elle envahit tout. Chez nous, en France, orientée au lendemain de nos désastres vers un but national, dans le sens du relèvement matériel et moral de la patrie, but acclamé de tout le monde, elle a lentement dévié sous la sourde pression des ambitions personnelles, sous la poussé des convoitises matérielles. A mesure que l'on s'éloignait des jours d'épreuves, les liens qui unissaient les âmes et les volontés se détendaient, l'élan s'affaiblissait, les partis surgissaient. Le pouvoir, poste de vigilance, apparaissait comme le légitime dispensateur des faveurs, des emplois, des salaires. Pour s'y hisser, pour le prendre et le garder, il fallait la majorité dans les Chambres, partant le nombre dans le pays, et la discipline dans les rangs des électeurs; car, non plus qu'une foule en armes n'est une armée, non plus une foule électorale n'est un parti. A une armée, comme à un parti, il faut des chefs, des sous-officiers. De leurs rangs nombreux et serrés, en France, aussi bien qu'aux Etats-Unis, sont sortis les politiciens. Les mêmes causes produisent les mêmes effets: chez nous, aussi bien que de ce côté de l'Atlantique, la politique devient une profession, elle mène à tout, et, pour les avantages qu'elle offre, comme pour les aptitudes qu'elle exige, elle attire à elle les ambitieux et les déclassés.

Les politiciens sont les officiers de fortune, les sous-officiers d'avenir de la grande armée électorale, en attendant d'être ses élus et ses chefs. Plus remuants, plus ambitieux, parfois plus capables, toujours moins encombrés de scrupules, ils se signalent par leur zèle bruyant, ils se poussent, ils se hissent; membres de comités électoraux, ils s'imposent au sénateur ou au député qui s'impose et les imposent au ministre. Il a besoin d'eux, comme le ministre a besoin de lui. Sur ce fumier des intérêts personnels, le politicien se multiplie, croit et grandit. Mais de si bas qu'il parte, et si haut qu'il s'élève, politicien de village, de commune ou de grande ville, conseiller municipal, d'arrondissement ou de département, député, sénateur ou ministre, il se heurte à une antinomie sociale, à l'antagonisme de deux lois.

Toute loi a des exemptions, toute règle comporte des exceptions. S'il est, semble-t-il, une loi naturelle, indiscutable, c'est celle qui veut que l'ouvrier vive de son labeur, le négociant de son commerce, l'artiste de son pinceau ou de son burin, l'auteur de ses œuvres, le journaliste de sa plume, que la science nourrisse le savant, la médecine le docteur, la parole l'avocat. Quiconque peine a droit à son salaire: le travail doit pourvoir aux besoins du travailleur et assurer son avenir. L'exception sociale à cette loi générale est la politique.

La politique ne peut, ne doit faire vivre ni enrichir celui qui en fait profession, et cette exception est aussi justifiée, aussi impérieuse que peut l'être la loi générale elle-même. De tous temps, les hommes ont décidé que certaines fonctions étaient et devaient être honoritiques, qu'il n'y avait lieu de se départir de ce principe, que dans les cas où les charges imposées dépassaient les ressources présumées de ceux appelés à les remplir. Partout et toujours l'attribution exceptionnellement allouée a été calculée, non au point de vue d'un salaire rémunérateur, mais d'une compensation de charges acceptées, et, nulle part, les législateurs n'ont accepté, pas plus que l'opinion publique n'a ratifié la possibilité pour un homme politique de vivre de la politique et d'attendre un traitement si considérable fut-il, ce que le commerçant est en droit d'attendre de son négoce, le banquier des affaires, le travailleur de son travail: une fortune possible.

YAN DE LESCA.

A suivre.

UNE FEMME FOSSOYEUR.

On a quelque peine à le croire, mais c'est pourtant vrai: le fossoyeur du cimetière de Lewes, en Angleterre, est une femme.

Mme Steel, c'est son nom, a aujourd'hui soixante ans, et depuis l'âge de vingt-huit ans elle enterre ses concitoyens. Elle cumule, d'alileurs, ces fonctions intéressantes avec celle de bedeau de la paroisse qu'elle remplit depuis un quart de siècle, à la satisfaction de tous, espérons-le.

Comme les Chartreux, Mme Steel se creuse à elle-même sa tombe, qu'elle orne chaque semaine de fleurs et d'arbustes verts.

Le plus curieux est que, malgré son grand âge et la tristesse de ses fonctions, la «fossoyeuse» de Lewes a gardé la vigueur et la gaieté de sa jeunesse. Elle n'aime rien tant que raconter des anecdotes amusantes ayant trait à sa carrière et se vante de mettre un homme en terre en moins de temps que ses confrères du sexe fort.

Un tramway dans une cathédrale

Voilà qui est tout à fait fin-de-siècle, et c'est en Hollande, à Utrecht, que l'on peut voir cette nouveauté: un tramway mécanique traversant une église.

La cathédrale dont il s'agit a été bâtie, au treizième siècle, sur l'emplacement même de l'église fondée, en l'an 720, par saint Willebrodus, évêque d'Utrecht. Au mois d'août 1674, à la suite d'un terrible orage, une partie de la nef s'écroula, laissant un large espace vide entre le chœur, d'une part, la tour et le portail, d'autre part. Cette tour, d'une fort belle architecture, a 118 mètres de haut. Quoique séparée de la nouvelle nef par une rue assez large, elle fait toujours partie de l'église, à laquelle la rattachent des arcs-boutants entre-croisés.

C'est dans cette sorte de rue que la municipalité vient de faire passer un tramway à traction mécanique, au grand scandale des fidèles qu'une pareille intrusion dans la cathédrale d'Utrecht a singulièrement choqués.